

la loi sur l'aide aux universités, le Département fédéral de l'intérieur a été autorisé à utiliser 60 millions de francs du crédit d'engagement pour les dépenses d'exploitation dans le but d'augmenter les capacités d'accueil dans les universités. Ces subventions spéciales sont prévues pour le cas où le *numerus clausus* deviendrait menaçant. Or, le département n'a pas été en mesure, en raison de la pénurie de personnel et du fait que la procédure prescrite par la loi est relativement longue et compliquée, d'achever, avant la fin de ladite période de subventionnement, l'examen de requêtes que les cantons lui avaient fait parvenir dans le courant de 1983. L'article 5^{bis} permettra aux services compétents d'examiner soigneusement les demandes encore en suspens et de verser les subventions éventuellement attribuées.

Sur proposition de sa commission unanime, le Conseil des Etats a, le 15 décembre 1983, approuvé sans discussion cette solution, par 35 voix sans opposition. A l'unanimité, la Commission de la science et de la recherche du Conseil national propose à son conseil de se rallier à la décision du Conseil des Etats et d'approuver les modifications apportées aux articles 4, 1^{er} alinéa, 5, 1^{er} alinéa, ainsi que le nouvel article 5^{bis} (subventions spéciales de la 4^e période de subventionnement).

Angenommen – Adopté

83.075

Metalert I. Zusatzkredit

Metalert I. Crédit additionnel

Botschaft und Beschlussentwurf vom 23. November 1983 (BBI IV 525)
Message et projet d'arrêté du 23 novembre 1983 (FF IV, 533)

Antrag der Kommission

Eintreten und Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

Proposition de la commission

Entrer en matière et adhérer au projet du Conseil fédéral

M. **Couchepin** présente au nom de la Commission de la science et de la recherche le rapport écrit suivant:

Par arrêté fédéral du 6 mars 1980, les Chambres fédérales ont approuvé, sans opposition, l'octroi d'un crédit de 11,1 millions de francs pour la construction d'un bâtiment servant à des activités combinées à l'Institut suisse de météorologie (Metalert). Les travaux ont commencé en 1980 et seront vraisemblablement terminés cet été.

Le poste «imprévus», destiné à couvrir les frais dus au renchérissement, a été complètement épuisé par les dépenses supplémentaires qui ont résulté de difficultés rencontrées dans la nature du terrain et de nouvelles exigences quant à la sécurité. C'est pourquoi le Conseil fédéral propose l'ouverture d'un crédit additionnel de 3,1 millions de francs, demandé exclusivement au titre du renchérissement. La commission, à l'unanimité et sans abstention, propose au plénum de voter le crédit additionnel.

Eintreten wird ohne Gegenantrag beschlossen

Le conseil décide sans opposition d'entrer en matière

Detailberatung – Discussion par articles

Titel und Ingress Art. 1 und 2

Titre et préambule art. 1 et 2

Angenommen – Adopté

Gesamtabstimmung – Vote sur l'ensemble

Für Annahme des Beschlussentwurfes 100 Stimmen
(Einstimmigkeit)

An den Ständerat – Au Conseil des Etats

83.061

Schuljahresbeginn. Volksinitiative

Début de l'année scolaire. Initiative populaire

78.231

Parlamentarische Initiative

Schulkoordination (Merz)

Initiative parlementaire

Coordination scolaire (Merz)

Standesinitiativen – Initiatives des cantons

78.206

Zug. Einheitlicher Schulbeginn

Zoug. Début uniforme de l'année scolaire

79.203

Schwyz. Einheitlicher Schulbeginn

Schwyz. Début uniforme de l'année scolaire

81.201

Luzern. Einheitlicher Schulbeginn

Lucerne. Début uniforme de l'année scolaire

Botschaft und Beschlussentwurf vom 17. August 1983 (BBI III, 761)
Message et projet d'arrêté du 17 août 1983 (FF III, 789)

Volksinitiative – Initiative populaire

Antrag der Kommission

Mehrheit

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

Minderheit

(Schnyder-Bern, [Roth])

Art. 2

Streichen

Art. 3

... die Volksinitiative zu verwerfen. (Rest des Artikels streichen)

Proposition de la commission

Majorité

Adhérer au projet du Conseil fédéral

Minorité

(Schnyder-Berne, [Roth])

Art. 2

Biffer

Art. 3

... de rejeter l'initiative populaire. (Biffer le reste de l'article)

Standesinitiativen – Einheitlicher Schulbeginn

Herr **Keller** unterbreitet namens der Kommission den folgenden schriftlichen Bericht:

1. Veranlasst durch ein kantonales Volksbegehren reichte der Regierungsrat des Kantons Zug am 25. September 1978 eine Standesinitiative ein, die verlangt, dass Artikel 27bis der Bundesverfassung durch den folgenden neuen Absatz 4 ergänzt wird: «Der Bund setzt den Schulanfang in allen Kantonen einheitlich fest.» Eine gleichlautende Initiative wurde der Bundesversammlung am 5. März 1979 vom Kanton Schwyz unterbreitet. Am 8. Januar 1981 wurde auch vom Kanton Luzern eine Standesinitiative zur Koordination des Schuljahresbeginnes ergriffen. Die vorgeschlagene Ergänzung von Artikel 27 der Bundesverfassung hat folgenden Wortlaut: «Der Bund legt die Jahreszeit für den Schulanfang der öffentlichen Schulen in allen Kantonen einheitlich fest.»

2. Die drei Kantone begründen ihre Standesinitiative im wesentlichen mit den gleichen Argumenten. Sie weisen auf die Schwierigkeiten hin, die sich bei einem Wohnungswechsel in einen Kanton mit unterschiedlichem Schuljahresbeginn insbesondere für die Schulkinder, aber auch für Eltern, Lehrer und Schulbehörden ergeben. Die Kinder müssen häufig eine Klasse wiederholen oder in eine Klasse eintreten, in der sie überfordert sind. Betroffen sind aber auch viele Lehrlinge und Schüler, die eine Gewerbe- oder kaufmännische Berufsschule oder eine Berufsmittelschule in einem anderen Kanton besuchen wollen. Häufig müssen diese die ordentliche Schulzeit einige Monate vor dem regulären Abschluss beenden, um im anderen Kanton den Anschluss nicht zu verpassen. Anderenfalls müssen sie eine Wartezeit von mehr als einem halben Jahr in Kauf nehmen. Die Standesinitiativen schlagen deshalb vor, dass der Schuljahresbeginn durch die Bundesgesetzgebung einheitlich festgesetzt wird.

3. Die Kommission hörte an mehreren Sitzungen in den Jahren 1979/80 den Erziehungsdirektor des Kantons Zug und weitere Mitglieder der Konferenz der kantonalen Erziehungsdirektoren (EDK) sowie Vertreter der Konferenz schweizerischer Lehrerorganisationen an. Die Kommission war zunächst der Meinung, dass die Vereinheitlichung des Schuljahresbeginns im Rahmen des interkantonalen Konkordates vom 29. Oktober 1970 erreicht werden sollte. Sie liess sich von der EDK laufend über die Bestrebungen in den betroffenen Kantonen orientieren.

4. Unterdessen war am 23. Februar 1981 eine Volksinitiative eingereicht worden, die ebenfalls verlangt, dass dem Bund durch eine Ergänzung der Bundesverfassung die Kompetenz zur Festlegung des Schuljahresbeginns in allen Kantonen gegeben wird. Die Kommission beschloss, den Bundesrat zu beauftragen, in seiner Botschaft zur Volksinitiative auch zu den Standesinitiativen Stellung zu nehmen.

5. In der Botschaft vom 17. August 1983 (BBi 1983 III, 761) beantragt der Bundesrat, die Volksinitiative abzulehnen und einen Gegenentwurf anzunehmen. Der Zeitpunkt des Schuljahresbeginns soll nicht erst durch die Bundesgesetzgebung geregelt, sondern bereits in der Bundesverfassung auf den Spätsommer festgesetzt werden.

6. Die Kommission hat an ihrer Sitzung vom 7. November 1983 mit grossem Mehr beschlossen, die Anträge des Bundesrates zu unterstützen. Nachdem im Sommer 1982 ein erneuter Versuch gescheitert ist, auch in den Kantonen Bern und Zürich entsprechend den Verpflichtungen des Konkordates den Herbstschulbeginn einzuführen, erscheint es unvermeidbar, dem Bund die Kompetenz zur Koordination des Schuljahresbeginns zu geben. Dies ist auch die Auffassung der meisten Kantone und Organisationen, die sich im Vernehmlassungsverfahren geäussert haben. Der Gegenentwurf des Bundesrates hat im Gegensatz zu den mit der Volksinitiative und den Standesinitiativen beantragten Texten den Vorteil, dass schon bei der Abstimmung über den Verfassungstext klar ist, in welcher Jahreszeit die Schule in allen Kantonen beginnen soll. Ausserdem erübrigt sich eine Ausführungsgesetzgebung durch den Bund.

7. Die Kommission ist der Auffassung, dass bei Annahme des Gegenentwurfes die Anliegen der Kantone Zug, Schwyz und Luzern materiell erfüllt sind. Sie beantragt dem Rat

deshalb einstimmig, den drei Standesinitiativen keine weitere Folge zu geben.

Initiatives cantonales

Uniformisation du début de l'année scolaire

M. Keller présente au nom de la commission le rapport écrit suivant:

1. A la suite du dépôt d'une initiative populaire cantonale, le Conseil d'Etat du canton de Zoug a présenté, le 25 septembre 1978, une initiative cantonale demandant que l'article 27^{bis} de la Constitution fédérale soit complété par un 4^e alinéa dont la teneur serait la suite: «La Confédération fixe uniformément le début de l'année scolaire dans tous les cantons.» Le 5 mars 1979, le canton de Schwyz a soumis à l'Assemblée fédérale une initiative dont le texte était le même. Le 8 janvier 1981, le canton de Lucerne, à son tour, a déposé une initiative demandant l'uniformisation du début de l'année scolaire par l'adjonction suivante apportée à l'article 27 de la constitution: «La Confédération fixe uniformément la saison à laquelle l'année scolaire débute dans les écoles publiques de tous les cantons.»

2. A l'appui de leur initiative, les trois cantons ont avancé sensiblement les mêmes arguments. Ils soulignent les difficultés qui résultent du changement de domicile d'un canton à un autre où la rentrée scolaire ne débute pas à la même période, difficultés auxquelles se heurtent non seulement les écoliers, mais aussi les parents, les enseignants et les autorités scolaires. Les enfants doivent alors soit redoubler une classe, soit rattraper tant bien que mal le programme en cours d'année. A cela viennent s'ajouter encore les préjudices subis par les nombreux apprentis ou écoliers qui veulent suivre les cours d'une école des arts et métiers ou de commerce, ou encore d'une école professionnelle supérieure dans un autre canton. Ils doivent fréquemment quitter leur école quelques mois avant le terme normal afin de ne pas manquer la rentrée à l'école professionnelle qu'ils veulent fréquenter dans un autre canton. S'ils ne le font pas, ils perdent plus de six mois.

C'est pourquoi les initiatives cantonales demandent que le début de l'année scolaire soit fixé uniformément dans la législation fédérale.

3. Au cours de plusieurs séances qu'elle a tenues en 1979 et 1980, la commission a entendu le directeur de l'instruction publique du canton de Zoug et d'autres membres de la Conférence des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP), ainsi que des représentants de la Conférence des associations suisses d'enseignants. La commission pensait tout d'abord que le concordat intercantonal du 29 octobre 1970 permettrait d'harmoniser le début de l'année scolaire. La CDIP l'a régulièrement tenue au courant des efforts entrepris dans les cantons concernés.

4. Entretemps, le 23 février 1981, une initiative populaire a été déposée, demandant également une modification de la constitution fédérale de sorte que la Confédération soit habilitée à fixer le début de l'année scolaire dans tous les cantons. La commission a alors décidé d'inviter le Conseil fédéral à faire connaître son avis sur les initiatives cantonales dans son message sur l'initiative populaire.

5. Dans son message du 17 août 1983 (FF 1983 III, 789), le Conseil fédéral propose le rejet de l'initiative et l'adoption d'un contre-projet. Selon celui-ci, la période à laquelle doit débiter l'année scolaire ne doit pas être précisée ultérieurement par la législation fédérale; c'est la constitution qui fixe directement la rentrée scolaire à la fin de l'été.

6. Dans sa séance du 7 novembre 1983, la commission a décidé, à une forte majorité, de suivre les propositions du Conseil fédéral. En effet, une nouvelle tentative, faite en été 1982, d'introduire, dans les cantons de Berne et de Zurich également, le début de l'année scolaire en automne selon les obligations du concordat, a échoué. Il semble donc qu'il n'y ait plus d'autre solution que d'habiliter la Confédération à coordonner le début de l'année scolaire. C'est également

l'avis de la plupart des cantons et des organisations qui se sont exprimés lors de la consultation.

A la différence de l'initiative populaire et des initiatives cantonales, le contre-projet du Conseil fédéral fait connaître clairement au citoyen qui se prononcera sur le texte constitutionnel, la période à laquelle l'année scolaire débutera dans tous les cantons. Il n'est donc plus nécessaire d'édicter encore une législation fédérale d'exécution.

7. La commission estime que le contre-projet, s'il est accepté, répond aux demandes des cantons de Zoug, Schwyz et Lucerne. Elle propose donc à l'unanimité au conseil de ne pas donner d'autre suite aux trois initiatives cantonales.

Keller, Berichterstatler: Wir haben über die Volksinitiative «Koordination des Schuljahresbeginns» zu entscheiden, die am 23. Februar 1981 mit 104 750 Unterschriften eingereicht wurde. Die Stellungnahme der eidgenössischen Räte muss bis zum 23. Februar 1985 erfolgen.

Die Volksinitiative verlangt die Koordination des Schuljahresbeginns in allen Kantonen. Bundesrat und Kommissionsmehrheit beantragen Ihnen Ablehnung der Volksinitiative und Zustimmung zum Gegenvorschlag.

Im Zusammenhang mit dieser Volksinitiative sind drei Standesinitiativen zum gleichen Thema zu behandeln. Es geht um die Vorstösse aus den Kantonen Zug (1978), Schwyz (1979) und Luzern (1981). Mit der Annahme des Gegenvorschlages können sie materiell als erfüllt betrachtet werden, so dass wir Ihnen beantragen, diesen Standesinitiativen keine weitere Folge zu geben.

Ausserdem haben wir über die Parlamentarische Initiative unseres ehemaligen Ratskollegen Merz zu befinden. Herr Merz verlangt Koordination in vier Schulbereichen. Eines seiner Postulate betrifft den Schuljahresbeginn. Dieser Teil darf bei Annahme des Gegenvorschlages als erfüllt betrachtet werden. Was die drei anderen Koordinationsanliegen anbelangt – Dauer der obligatorischen Schulpflicht, Schuleintrittsalter, Ausbildungszeit – beantragt die einstimmige Kommission, es solle ihnen keine Folge gegeben werden. Gestatten Sie mir nach diesem Überblick über unsere Geschäfte einige allgemeine Bemerkungen zur Frage der Koordination im Schulwesen.

Eine überaus wichtige Erscheinung der schweizerischen Vielfalt ist die kantonale Eigenständigkeit des Bildungswesens. Sie ist für weite Kreise der Bevölkerung im Kern ein unverzichtbarer Bestandteil unseres Selbstverständnisses, unserer Eigentümlichkeit. Eine Selbständigkeit, die vor allem im Primarschulbereich am ausgeprägtesten erscheint. Die zunehmende Mobilität der Familien nach dem Zweiten Weltkrieg verriet indes auch gewisse Schwächen eines Schulwesens, das sich auf engem Raum in 25 – jetzt 26 – voneinander abweichenden Systemen darbot. Damit verstärkte sich die Forderung nach der Ausmerzung der offensichtlichsten und empfindlichsten Schwächen. Man war sich dabei einig, dass man sich durchaus in mehr äusseren Bereichen abstimmen könnte, ohne dass dabei die Substanz der kantonalen Eigenständigkeit berührt werden müsste. Die Bemühungen um Koordination gewannen ihre Kraft aus der Einsicht, dass Familien und Kindern, die den Kanton wechseln, unnötige Zeitverluste und Beschwerlichkeiten erspart werden sollten. Die Frage des unterschiedlichen Schuljahresbeginns wurde als eine gewichtige Frage unter anderen erkannt. Vielleicht ist sie auch nicht die wichtigste, wie die Kritiker einer einheitlichen Lösung immer wieder betonen, aber herunterspielen darf man sie gleichwohl nicht, denn in der öffentlichen Diskussion seit den sechziger und in den siebziger Jahren hat sie eine erhebliche Rolle gespielt.

Dass zum Beispiel die Zuger Standesinitiative, welche den einheitlichen Schuljahresbeginn verlangt, mit 21 682 Ja gegen nur 747 Nein beschlossen wurde, zeigt, dass hinter diesem Anliegen mehr Druck ist, als gelegentlich behauptet wird.

Über das quantitative Ausmass des Problems gibt es regionale Erhebungen. Als Richtmass – das sage ich mehr nach

persönlicher Beurteilung – dürfte man mit einiger Gewähr sagen, dass etwa 10 Prozent der Volksschüler im Laufe ihrer Schulzeit das Schulsystem wechseln und damit von dieser Frage betroffen sind. Wir haben aber Widerwärtigkeiten im Bildungsbereich und anderswo auch dann ernst zu nehmen, wenn die Mehrzahl davon nicht betroffen ist. Dass gelegentlich einer, der wechselt, keinen Schaden nimmt, wenn er beim Übertritt in einen anderen Kanton ein halbes Jahr verliert, ist ein schwacher Trost für alle anderen. Dass der eine oder andere Lehrling – es geht auch um sie, nicht nur um die Primarschüler – bei einer halbjährigen Wartezeit etwas Sinnvolles unternehmen kann, ist noch lange keine Rechtfertigung der Wartezeit aus Gründen mangelhafter Koordination.

Und so steht denn in der Schweiz das Problem des Schuljahresbeginns seit Jahren zur Diskussion. Die unterschiedliche und damit unbefriedigende Situation hat die Konferenz der kantonalen Erziehungsdirektoren veranlasst, die Frage auf gesamtschweizerischer Ebene anzupacken. Sie einigte sich am 21. Juni 1967 einstimmig auf die Koordination des Schuljahresbeginns auf den Herbst. (Gemeint ist damit ein Schuljahresbeginn nach den Sommerferien; man spricht denn auch von Spätsommerschulbeginn, was von der Sache her richtiger ist; ich werde diesen Ausdruck im folgenden zur Vermeidung unnötiger Konfusion ausschliesslich verwenden.)

Diese Empfehlung von 1967 wurde 1970 ins Schulkoordinationskonkordat aufgenommen. Dieses rechtskräftige, vom Bundesrat genehmigte Konkordat ist von 21 Kantonen unterzeichnet worden. Damit Sie sich einstimmen können, möchte ich sie doch kurz erwähnen: Zürich, Luzern, Uri, Schwyz, Obwalden, Nidwalden, Glarus, Zug, Freiburg, Solothurn, Baselland, Schaffhausen, Appenzell-Ausserrhodon, Appenzell-Innerrhodon, St. Gallen, Graubünden, Waadt, Wallis, Neuenburg, Genf und Jura.

Der Trend zum Spätsommerschulbeginn zeichnete sich in den sechziger Jahren ab, in Übereinstimmung übrigens mit den Zuständen in fast allen umliegenden Ländern. Bis in die Mitte der sechziger Jahre kannte die Mehrheit der Kantone noch den Frühjahresschulbeginn. Eine historische Untersuchung der Gründe für diese Trendwende kann hier nicht vorgenommen werden. Dagegen seien einige Fakten erwähnt:

Fast gleichzeitig mit dem Kanton Luzern wechselten im Jahre 1966 auch die Kantone Uri, Schwyz und Unterwalden, später auch der Kanton Zug, zum Spätsommerschulbeginn über, so dass sich heute ein Schwergewicht des Spätsommerschulbeginns in der Innerschweiz herausgebildet hat, wenn auch der Kanton Schwyz seinen Entschluss als Reaktion auf den nicht zum Spätsommerschulbeginn übertretenden Nachbarkanton Zürich wieder rückgängig gemacht hat. Das andere Schwergewicht liegt in der Romandie. Genf und Wallis kennen den Spätsommerschulbeginn schon seit einiger Zeit. 1964 legte sich Freiburg für das ganze Kantonsgebiet auf diese Regelung fest. Im Anschluss an das Koordinationskonkordat folgten Neuenburg und Waadt; und Bern führte den Herbstschulbeginn für den französischsprachigen Teil seines Kantonsgebiets ein. Damit hat die Romandie heute eine einheitliche Spätsommerschulbeginn-Regelung. Zu erwähnen bleibt, dass auch der Kanton Tessin seit Jahrzehnten den Spätsommerschulbeginn kennt.

Der Entscheid für den Spätsommerschulbeginn hatte sich also deutlich abgezeichnet. Dann allerdings stoppten die bevölkerungsreichsten Kantone, Zürich und Bern, diese Bewegung. Sie setzten in Volksabstimmungen andere Zeichen, 1972 ein erstes Mal, zehn Jahre später ein zweites Mal. Diese Volksabstimmungen hatten naturgemäss Auswirkungen auf eine Reihe weiterer Kantone, die nicht gewillt waren, entgegen den Kantonen Zürich und Bern den Spätsommerschulbeginn einzuführen. Es ist nicht übertrieben, wenn man den föderativen Weg zur Vereinheitlichung des Schuljahresbeginns als gescheitert bezeichnet.

Heute – und das ist unsere Ausgangslage – stehen sich in der Schweiz zahlenmässig zwei gleich grosse Lager gegen-

über: 13 Kantone mit Frühjahrsschulbeginn, 13 Kantone mit Spätsommerschulbeginn.

Auch wenn der föderative Weg in diesem Bereich nicht mehr gangbar ist, heisst das nicht automatisch, dass sich der Bund einschalten müsste. Denn die Aussicht, eine Bundeslösung herbeizuführen, die den Vorstellungen der grossen Kantone Zürich und Bern widerspricht, ist natürlich nicht gerade rosig.

Der Bund handelt vornehmlich, weil er handeln muss. Die Volksinitiative verpflichtet ihn, ob er will oder nicht; er muss die nötige Lösung auf der Grundlage und in Beantwortung dieser Volksinitiative nun versuchen.

1981, also noch bevor die entscheidenden Abstimmungen von Zürich und Bern stattfanden, war die von elf freisinnigen Kantonalparteien getragene Volksinitiative eingereicht worden. Es leuchtet ein, dass diese Initiative, die wohl auch einen gewissen Druck auf die föderativen Anstrengungen in den Kantonen ausüben sollte, nicht zurückgezogen werden kann ohne eine Gegenleistung. Der Bundesrat legt nun einen Gegenvorschlag vor.

Die Volksinitiative verlangt eine Ergänzung von Artikel 27bis BV. Der neue Absatz 4 würde lauten: «Die Gesetzgebung legt die Jahreszeit fest, in der das Schuljahr beginnt.» Sie enthält eine Rückzugsklausel.

Zur Charakterisierung dieser Initiative: Die Volksinitiative – das gleiche trifft im übrigen auch für die Standesinitiativen zu – enthält einen reinen Kompetenzartikel. Es ist somit nicht geregelt, in welcher Richtung, im Frühling oder Spätsommer, die Koordination gesucht wird. Diese Regelung wäre also einem nachfolgenden Gesetz vorbehalten. Demgegenüber hat der Bundesrat den Zeitpunkt festgelegt: «Das Schuljahr» – so lautet sein Antrag – «soll zwischen Mitte August und Mitte September beginnen.» Damit wird es auch noch nötig, zu sagen, bis wann die Umstellung auf die neuen Verhältnisse vollzogen sein muss. Es wird hierfür eine Frist von fünf Jahren eingeräumt.

Die Kommission des Nationalrates hat am 7. November 1983 die Volksinitiative und den bundesrätlichen Gegenvorschlag beraten. Sie teilt mehrheitlich, d. h. im Stimmenverhältnis 9 zu 2 (die Kommission tagte noch in der Vorwahlbesetzung und hatte einige Absenzen) die Auffassung des Bundesrates. Die Kommission beantragt Ihnen also Ablehnung der Initiative und Zustimmung zum Gegenvorschlag. Die Kommissionsminderheit beantragt Ablehnung der Volksinitiative und Verzicht auf einen Gegenvorschlag.

Die Kommissionsmehrheit liess sich bei ihrem Entscheid von folgenden Überlegungen leiten:

1. Es erscheint ihr richtig, dass der Bund die Gelegenheit der Volksinitiative ausnützt, um einen Lösungsvorschlag anzubieten, nachdem die föderative Lösung ganz offensichtlich nicht zustande kam und in diesem Bereich auch nicht zustande kommt. Ein Verzicht auf den Versuch einer Regelung wäre dem Anliegen der Koordination, zu dem sich immerhin 21 Kantone nach wie vor bekennen, nicht dienlich. Der Verzicht würde eine Absage an dieses Anliegen bedeuten, hinter das sich auch der Bundesrat seinerzeit gestellt hat.

Es soll also hier der Versuch gemacht werden, auf Bundesebene die Lösung zu finden. Im Bemühen um eine Bundeslösung weiss sich die Kommissionsmehrheit mit der grossen Mehrheit der Vernehmlasser einig. An eine Neuauflage des 1973 gescheiterten Bildungsartikels ist ohnedies im gegenwärtigen Zeitpunkt nicht zu denken.

2. Die Kommissionsmehrheit ist sich bewusst, dass es Gründe für den Frühjahrs- wie für den Spätsommerschulbeginn gibt. Eine Wertung der Jahreszeiten – man hat das Verfahren gelegentlich als Herbstzeitlosen- und Krokuspädagogik bezeichnet –, eine Wertung dieser Jahreszeiten auf ihre pädagogische Eignung hin erachtet die Kommission als unergiebig.

Dagegen erachten die Kommission und der Bundesrat es als wesentlich, dass das Schulkoordinationskonkordat von 1970 ausdrücklich den Schulbeginn im Spätsommer vorsieht. Gegen diese Äusserung des kantonalen Willens zu

legiferieren, indem man die Vereinheitlichung etwa auf den Frühling ansetzen würde, kann nicht in Betracht kommen. Es kann nicht in Frage kommen, dass namentlich Kantone, die im Vertrauen auf die allgemeine Befolgung der Konkordatsabsicht den Spätsommerschulbeginn einführten, nun gewissermassen durch eine Bundeslösung in die alten Stellungen zurückbefohlen werden. Das wäre im besonderen der französischsprachigen Bevölkerung, die, wie gesagt, den einheitlichen Spätsommerschulbeginn kennt, nicht zuzumuten. Es wäre staatspolitisch schlechterdings bedenklich. Somit kommt – wenn überhaupt – nur der Spätsommerschulbeginn in Frage. Eine Anpassung an das zweifellos eindrucksvolle Gewicht der bevölkerungsreichsten Kantone Zürich und Bern, auf das die Kommissionsminderheit hinweist, kann natürlich nicht erfolgen.

Auch in dieser Frage ist sich die Kommissionsmehrheit mit der starken Mehrheit der Vernehmlasser einig. Vor allem sind es etwa 20 Kantone, die teilweise auch den Frühjahrschulbeginn kennen, die hier, wenn schon die Bundeslösung gesucht wird, ihre Zustimmung geben.

3. Es ist richtig, den Zeitpunkt des Beginns unmittelbar in der Verfassung zu nennen. Ungewissheit über die Richtung der Koordination könnte den Bürger zu übertriebener Vorsicht verleiten und damit von beiden Seiten her, von den Befürwortern wie von den Gegnern des Frühlings- oder Spätsommerschulbeginns, ein Nein herbeiführen.

4. Die Frist von einem Monat, und zwar Mitte August bis Mitte September, ist zweckmässig. Im Entwurf, der in die Vernehmlassung geschickt wurde, hatte der Bundesrat noch eine zweimonatige Frist, d. h. Mitte August bis Mitte Oktober, vorgesehen. Die Verkürzung auf einen Monat ist besser, weil eine gedehnte Frist wiederum neue Koordinationsprobleme schaffen könnte. Damit wird deutlich gemacht, dass das Schuljahr nach dem grössten Ferienabschnitt, den Sommerferien, beginnen sollte. Diese Regelung ist auch deshalb zweckmässig, weil die 13 schweizerischen Kantone mit Spätsommerschulbeginn das Schuljahr in diesem Zeitraum tatsächlich beginnen. Auch die Konferenz der kantonalen Erziehungsdirektoren hat diese Lösung, beschränkt auf einen Monat, Mitte August bis Mitte September, befürwortet. Eine einschneidende Änderung der Ferienordnung wird sich wohl in den Kantonen nicht aufdrängen.

5. Die Kommissionsmehrheit ist auch damit einverstanden, dass man den Kantonen, wenn dieser Gegenvorschlag angenommen wird, für die Umstellung auf die neuen Verhältnisse eine Frist von fünf Jahren einräumt.

Noch ein kurzes Wort zu den Standesinitiativen und der Parlamentarischen Initiative Merz, die wir hier gleichzeitig behandeln. Die Standesinitiativen der Kantone Zug und Schwyz lauten gleich: «Der Bund setzt den Schulanfang in allen Kantonen einheitlich fest.» Der Kanton Luzern fordert: «Der Bund legt die Jahreszeit für den Schulanfang der öffentlichen Schulen in allen Kantonen einheitlich fest.» Diesen Initiativen ist die Absicht gemeinsam, dem Bund die Kompetenz für die Festlegung des Schuljahresbeginns zu übertragen. Die vorberatende Kommission hatte diese drei Standesinitiativen an ihrer Sitzung vom 19. August 1982 dem Bundesrat zum Bericht überwiesen. Sie haben in der bundesrätlichen Botschaft ihren Niederschlag gefunden, so dass die Kommission beantragt, Ihnen nun keine weitere Folge zu geben.

Die Kommission hatte seinerzeit, 1982, auch die Parlamentarische Initiative Merz dem Bundesrat überwiesen. Auch sie hat ihren Niederschlag, soweit sie die Koordination des Schuljahresbeginns betrifft, hier gefunden und darf als erfüllt betrachtet werden.

Ich komme zum Schluss: Die Ausgangslage ist klar. Annahme des Gegenvorschlages heisst: In fünf Jahren wird der Schuljahresbeginn in der Schweiz einheitlich zwischen Mitte August und Mitte September erfolgen. Ablehnung des Gegenvorschlages heisst: *Status quo* in allen Kantonen, d. h. auch der Bund schafft die Lösung nicht, die auf dem Wege des Konkordats bereits gescheitert ist.

Ich bitte Sie um Zustimmung zum Gegenvorschlag und um

Ablehnung der Volksinitiative. Die Initianten haben bereits erklärt, dass bei Annahme des Gegenvorschlages ihre Initiative zurückgezogen wird.

M. Borel, rapporteur: Nous traitons en même temps d'une initiative populaire, d'un contre-projet du Conseil fédéral, de trois initiatives cantonales émanant des cantons de Lucerne, Schwyz et Zoug et d'une initiative parlementaire de notre ancien collègue, M. Merz. Concernant les trois initiatives cantonales et l'initiative parlementaire de M. Merz, vous avez reçu un rapport écrit. Je ne m'exprimerai donc qu'à propos de l'initiative populaire et du contre-projet du Conseil fédéral.

La question à laquelle nous devons donner une réponse aujourd'hui, et sur laquelle le peuple suisse aura à se prononcer, est la suivante: la Confédération doit-elle harmoniser le début de l'année scolaire dans tous les cantons et, si oui, à quelle période de l'année? La question a déjà donné lieu à un certain nombre de scrutins cantonaux, dont deux à Zurich qui ont donné des résultats contradictoires. Par la documentation que vous avez reçue en tant que parlementaires, de diverses organisations, et par les arguments dont vous avez pu prendre connaissance dans l'immédiat à l'occasion des scrutins cantonaux, vous avez pu vous rendre compte que cette question si elle ne passionne pas le monde politique, donne lieu dans la population plus souvent à l'expression d'a priori, ou d'arguments relevant de l'irrationnel, plutôt qu'à une argumentation sereine.

Dans cet exposé introductif, je traiterai les points suivants: premièrement, description de la situation actuelle; deuxièmement, arguments en faveur de l'harmonisation du début de l'année scolaire; troisièmement, faut-il un contre-projet donnant plus de compétences à la Confédération en matière scolaire; quatrièmement, le droit fédéral doit-il imposer l'harmonisation; cinquièmement, quelles sont les différences entre l'initiative et le contre-projet et sixièmement, pourquoi la commission vous recommande-t-elle de souscrire au contre-projet et de refuser l'initiative?

Description de la situation actuelle: au niveau européen, la Suisse est le seul pays, avec le Liechtenstein, à ne pas avoir de manière uniforme une rentrée scolaire après les vacances d'été. Au niveau de notre pays, la situation est la suivante: treize cantons, plus la partie francophone du canton de Berne, ont fixé le début de l'année scolaire après les vacances d'été. C'est le cas en particulier de toute la Suisse latine, y compris les Grisons dans leur ensemble. Ces cantons seraient au nombre de quatorze si le canton de Schwyz, à la suite de la décision du canton de Zurich de garder le début de l'année scolaire au printemps, n'était revenu sur sa décision pour s'aligner sur celle de son grand voisin. L'autre moitié des cantons connaissent le début de l'année scolaire au printemps. La Conférence des directeurs cantonaux de l'instruction publique a décidé en 1967 déjà, à l'unanimité, de recommander l'automne comme début de l'année scolaire. Cette recommandation a été reprise dans le concordat de 1970, qui a été signé jusqu'ici par vingt et un cantons. Quels sont les arguments en faveur de l'harmonisation du début de l'année scolaire? Relevons tout d'abord que le problème soulevé n'est pas un problème marginal. On estime en effet à un élève sur dix le nombre d'enfants ou de jeunes gens qui, au cours de leur scolarité ou de leur apprentissage, se heurtent à des difficultés résultant du manque de coordination en la matière.

Ce dernier a des conséquences négatives sur le plan humain d'abord, mais aussi sur le plan économique, sur le plan des finances publiques, sur le plan des finances des entreprises privées et, *last but not least*, sur le plan de l'équilibre régional au sein de notre pays.

Sur le plan humain, soulignons deux difficultés majeures: une proportion importante de jeunes doivent changer de canton en cours de scolarité, soit parce que leur famille a déménagé, soit parce qu'ils entendent suivre une scolarité de niveau supérieur ou un apprentissage dans un canton limitrophe, cette possibilité n'existant pas dans leur propre canton. Pour bon nombre d'entre eux, aux difficultés habi-

tuelles d'adaptation, s'ajoute un retard dû à l'absence de coordination entre les débuts de l'année scolaire. La conséquence en est très fréquemment l'échec scolaire ou celui de la première année d'apprentissage et l'on sait combien un tel échec peut être durement ressenti par l'intéressé et par sa famille. D'autre part, il ne faut pas oublier que très souvent des jeunes doivent renoncer à une place d'apprentissage dans un autre canton que le leur, en raison de ce manque de coordination ou alors, ils acceptent de perdre leur temps à attendre pendant presque une année. Ces difficultés rencontrées ne sont ni agréables pour les intéressés, ni raisonnables pour la communauté.

Sur le plan économique maintenant, on ne peut à la fois prôner à toutes les tribunes, y compris à celle de notre conseil, que notre économie en restructuration a besoin de travailleurs qui acceptent la mobilité sur le plan géographique et, en même temps, actionner un frein puissant à l'encontre de cette mobilité. Une des raisons principales pour un travailleur de renoncer à changer de domicile pour trouver un emploi, sont les conséquences de ce déplacement pour sa famille. Parmi ces conséquences, la plus importante, c'est la conséquence en matière scolaire. Ne pas vouloir lever cet obstacle, c'est admettre que l'exigence de la mobilité des travailleurs n'est qu'une formule creuse. Les conséquences financières pour les corporations de droit public et les entreprises privées ne sont pas non plus négligeables. Lorsqu'un élève «redouble», ce n'est jamais gratuit. Lorsque des écoles doivent avoir des programmes différenciés selon la provenance géographique de leurs élèves, ce n'est pas gratuit. Lorsque les entreprises doivent organiser de manière différenciée la formation de leurs apprentis pour les mêmes raisons, ce n'est pas non plus gratuit!

Les conséquences concernant l'équilibre entre la Suisse latine et la Suisse alémanique, d'autre part, ne doivent pas non plus être sous-estimées. Le fait que l'ensemble de la Suisse latine, y compris les Grisons, connaît un début d'année scolaire après les vacances d'été, alors que la majorité ou peut-être qu'un jour à nouveau l'ensemble des cantons alémaniques la connaîtrait au printemps, ne ferait qu'accroître la barrière linguistique qui traverse notre pays. Ne pas coordonner le début de l'année scolaire, c'est entraver l'échange de jeunes entre régions. Or, cet échange est essentiel à la compréhension entre régions linguistiques et donc essentiel à l'unité confédérale. Ne pas coordonner le début de l'année scolaire entre cantons, c'est mettre nos trois cantons bilingues dans des situations impossibles et c'est préjudicier gravement les minorités alémanique ou romande de ces trois cantons.

Question suivante: faut-il un contre-projet donnant à la Confédération plus de compétences en matière scolaire? La question a été débattue pour deux raisons. D'une part, parce que notre ancien collègue Merz avait déposé une initiative parlementaire allant dans ce sens et, d'autre part, parce que lors de la procédure de consultation, un certain nombre d'organisations s'étaient prononcées en faveur d'un contre-projet un peu plus vaste qu'un contre-projet traitant uniquement du début de l'année scolaire.

Le Conseil fédéral nous propose de renoncer à un tel contre-projet et votre commission se rallie à ce point de vue. Il n'est pas opportun de modifier de manière importante la répartition des tâches entre cantons et Confédération en matière d'éducation. D'autre part, l'harmonisation du début de l'année scolaire est, bien que somme toute mineure, un sujet suffisamment controversé pour mériter d'être soumis en votation populaire indépendamment de toute autre proposition.

Mais le droit fédéral doit-il imposer cette harmonisation? Tous les cantons, sauf quatre, répondent oui à cette question, de même que la plupart des organisations consultées. Bien sûr, de l'avis général, il serait théoriquement préférable de laisser se réaliser la coordination intercantonale mais il paraît malheureusement évident que, dans le contexte actuel, la voie de la concertation ne permettrait pas de résoudre le problème avant plusieurs décennies.

Venons en maintenant aux différences entre l'initiative et le contre-projet. L'initiative se contente de donner à la Confédération la compétence constitutionnelle de fixer la période du début de l'année scolaire. Cette période devrait ensuite être déterminée par une disposition législative. Le contre-projet par contre prévoit, au niveau constitutionnel déjà, que le début de l'année scolaire doit avoir lieu après les vacances d'été, c'est-à-dire plus précisément entre la mi-août et la mi-septembre. Il prévoit de plus une disposition transitoire donnant cinq ans aux cantons pour s'adapter à cette disposition.

Le comité d'initiative a déjà fait savoir que si le contre-projet du Conseil fédéral était accepté par les Chambres dans la forme proposée, l'initiative serait retirée.

Pourquoi la commission vous propose-t-elle de souscrire au contre-projet et donc de refuser l'initiative? Tout d'abord, parce qu'il s'agit de ne pas jouer au chat et à la souris avec l'électorat en décomposant la décision en deux temps, premier temps: compétence fédérale, second temps: choix de la saison pour le début de l'année scolaire. Si la Confédération obtient la compétence d'harmoniser le début de l'année scolaire, le Conseil fédéral a l'intention de proposer de s'aligner sur ce qui est pratiqué de manière uniforme en Europe et votre commission partage ce point de vue.

Il est dès lors plus correct, vis-à-vis de l'électeur, de lui soumettre clairement le problème dans son ensemble. D'autre part, en admettant que la Confédération obtienne la compétence constitutionnelle de fixer le début de l'année scolaire, il n'est pas évident qu'une loi d'application pourrait être rapidement mise sous toit. Des retards inutiles pourraient être causés par la procédure elle-même, d'une part, par d'éventuels référendums, d'autre part.

Enfin l'utilité de donner un délai de cinq ans aux cantons pour s'adapter, délai non prévu par l'initiative, ne me paraît pas avoir besoin d'être démontrée. Lors de la procédure de consultation, tous les cantons sauf quatre, et la plupart des organisations consultées ont soutenu le contre-projet du Conseil fédéral qui vous est soumis aujourd'hui.

En résumé, votre commission est de l'avis suivant. Une harmonisation du début de l'année scolaire est nécessaire pour des raisons humaines et de politique économique, financière et régionale. Dans le contexte actuel, cette harmonisation doit être dictée par la Confédération. L'année scolaire doit débiter après les vacances d'été, comme le prévoit le concordat intercantonal depuis quinze ans. Un délai de cinq ans doit être donné aux cantons pour s'adapter. La révision constitutionnelle doit se limiter à cette question et ne doit pas donner d'autres compétences nouvelles à la Confédération en matière scolaire.

Par 9 voix contre 2, votre commission vous recommande de rejeter l'initiative et d'accepter le contre-projet proposé par le Conseil fédéral.

Schnyder-Bern, Sprecher der Minderheit: Bis heute haben einzig die Bürgerinnen und Bürger der Kantone Aargau, Schwyz, Zürich und Bern anlässlich von Volksabstimmungen zur Einführung des Herbstschulbeginns Stellung beziehen können. Alle Volksentscheide waren deutlich negativ, dasjenige der Berner im Verhältnis 2 zu 1 sogar sehr deutlich. Bern und Zürich haben den Herbstschulbeginn im Jahre 1972 mit 290 000 Nein gegen 161 000 Ja und zehn Jahre später mit 333 000 Nein gegen 200 000 Ja mehr als deutlich verworfen.

Ich bedaure, dass der Bundesrat diese Plebiszite in seiner Botschaft kaum erwähnt und namentlich den Gründen dieser wichtigen Volksentscheide nicht nachgeht, dagegen in aller Breite und einseitig die Argumente ausbreitet, die für die Einführung des Spätsommerschulbeginns sprechen.

Mir scheint, wir seien wieder einmal daran, neben dem Volk vorbeizupolitisieren und wie beim IDA-Entscheid und der Einführung der Sommerzeit den Eindruck zu erwecken, in Bern werde letztlich doch das gemacht, was Bern wolle. Selbstverständlich ist mir durchaus bewusst, dass wir uns sowohl beim IDA-Entscheid wie bei der Sommerzeit gesetz- und reglementskonform verhalten haben und dass die vor-

liegende Volksinitiative dem Volk vorgelegt werden muss. Trotzdem muss ich feststellen, dass es schwer ist, dem einfachen Bürger auf der Strasse – namentlich in den Kantonen Bern und Zürich – zu erklären, weshalb er nach zwei deutlich negativen Entscheiden in den Jahren 1972 und 1982 nun ein drittes Mal zur gleichen Frage an die Urne gerufen wird. Von vielen wird die ganze Übung als Zwänge- rei empfunden. Es würde mich nicht wundern, wenn der nächste Entscheid noch eindeutiger ausfallen würde als die beiden bisherigen.

Die Gründe, die für die Einführung des Spätsommerschulbeginns und damit für den Gegenvorschlag des Bundesrates sprechen, wurden durch die Kommissionsreferenten genügend dargelegt. Lassen Sie mich deshalb den Überlegungen nachgehen, die offenbar bei den negativen Volksentscheiden massgebend waren.

Die vier negativen Volksentscheide der Jahre 1972 und 1982 in den Kantonen Zürich und Bern lassen erkennen, dass der Frühjahresschulbeginn bei den meisten Bürgern tiefer verwurzelt ist, als dies von den Koordinationsbefürwortern angenommen wird. Die Sorge um die Gefährdung des Eigenen, des Gewachsenen und des Bewährten ist deutlich spürbar. Mir scheint, dass traditionell gewachsene, lokalregionale Entwicklungen ernst genommen werden müssen. Die beiden zehn Jahre auseinanderliegenden Volksentscheide zeigen deutlich, dass anstelle eines schulpolitischen Reifungsprozesses mit wachsender Zustimmung zur Koordination ein gleichbleibender entschlossener Dauerwiderstand entstanden ist, ein Widerstand auch gegen alle als zentralistisch empfundenen Massnahmen.

In der Tat, die Botschaft gibt es selber sehr deutlich zu: Für die Einführung des Spätsommerschulbeginns sprechen keinerlei pädagogische Gründe. Die einzige Begründung liegt in der staatspolitischen Überlegung, man solle den Kindern beim Wohnortswechsel ihrer Eltern mögliche Hindernisse beim Schulwechsel aus dem Wege räumen. Weil der Herbstschulbeginn in der Westschweiz und im Tessin schon eingeführt sei, müsse nun die Deutschschweiz aus koordinations-technischen Gründen nachziehen. Es ist mir klar, weshalb Genf und Tessin schon seit langer Zeit zum Herbstschulbeginn übergegangen sind: Frankreich mit seinen elf Wochen Sommerferien und Italien mit 17 Wochen Sommerpause kennen seit jeher den Herbstschulbeginn und beeinflussen als Nachbarn diese beiden Kantonsgebiete. Es ist auch sinnvoll, bei einem so grossen Unterbruch des Schuljahres vorher die Klasse oder Schule abzuschliessen und nach dieser grossen Pause neu zu beginnen. Wir in der Deutschschweiz sehen indessen in den allzu langen Sommerferien grosse Nachteile, indem die Frühjahrs- und Herbstferien auf wenige Tage reduziert werden müssen, was dem Kind keine rechte Erholung mehr ermöglicht. Die Schule wird dadurch zum Stress und praktisch ohne Unterbruch vom Herbst bis in den nächstfolgenden Sommer durchgezogen. Lange Sommerferien haben ausserdem den Nachteil, dass Eltern mit schulpflichtigen Kindern nicht mehr nach freier Wahl im Frühling oder Herbst in die Ferien können. Die Ferienzeit konzentriert sich ausschliesslich auf die Sommermonate. Nun, Frankreich und Italien, und damit auch die Südschweiz, haben sich nicht zuletzt aus klimatischen Gründen auf dieses System geeinigt. Sie nehmen offenbar die dabei entstehenden Nachteile in Kauf; sie sollen es. Ich habe Verständnis für diese Haltung, zumal im Süden sehr lange und heisse Sommermonate vorherrschen. Ich denke nicht daran, die südschweizerischen Kantone zur Rückkehr auf den Frühjahresschulbeginn zu bewegen. Das wäre wirklich unrealistisch. Die Frage darf aber doch gestellt werden, ob es sinnvoll sei, dass zwei Millionen – vorwiegend West- und Südschweizer – die vier Millionen Nordschweizer dazu zwingen sollen, nun ebenfalls auf den Herbstschulbeginn zu schwenken.

Schliesslich fragen sich die Gegner einer Koordination des Schuljahresbeginns, ob es nicht besser wäre, zunächst auf dem Konkordatswege bedeutend wichtigere Unterschiede in den verschiedenen Schulsystemen der Kantone etwas besser aufeinander abzustimmen. Wer nämlich, wie der

Sprechende, mehrmals die Schule hat wechseln müssen, weiss, dass der unterschiedliche Schuljahresbeginn nicht etwa das Problem Nummer eins ist. Viel grössere Schwierigkeiten erwachsen den Kindern durch die verschiedenen Übertrittsalter in die Sekundarschule, durch die verschiedenen Schultypen wie Primar-, Sekundar-, Realschulen und Untergymnasien mit verschiedenen Lehr- und Unterrichtsprogrammen, durch schlecht koordinierte Schulfächer, durch den unterschiedlichen Beginn des Fremdsprachenunterrichtes und durch die grossen Verschiedenheiten bei den Lehrbüchern, um nur die wichtigsten zu erwähnen. Der Wechsel in eine Schule mit verschobenem Schuljahresbeginn hat im übrigen nicht nur Nachteile, sondern in vielen Fällen sogar Vorteile, indem die Kinder ein halbes Jahr länger in der betreffenden Klasse bleiben können und deshalb mehr Zeit haben, sich den veränderten Verhältnissen anzupassen und namentlich Lücken in der Ausbildung auszufüllen.

Wir stellen oft fest, dass dort, wo der Wechsel kongruent erfolgt, sich aufgrund der Unterschiede im Lehr- und Schulsystem durch Nachhilfestunden Stresssituationen ergeben, die in vielen Fällen trotzdem zur Wiederholung eines Schuljahres zwingen. Dann geht jeweils nicht nur ein halbes, sondern sogar ein ganzes Jahr verloren!

Aufgrund dieser Überlegungen sind wir der Meinung, sowohl die Volksinitiative als auch der Gegenvorschlag des Bundesrates seien abzulehnen. Die bisherigen negativen Volksentscheide lassen deutlich erkennen, dass die Lösung unserer Schulprobleme nicht durch Zwangsmassnahmen des Bundes voranzutreiben ist, zumal Schulfragen nach wie vor unter die Hoheit der Kantone gehören. Die Kantone sind vielmehr aufzufordern, in den bisherigen Anstrengungen zur besseren Übereinstimmung der Schulprogramme und -systeme nicht nachzulassen und schrittweise dort Lösungen zu suchen, wo echte Probleme bestehen.

Wir wiederholen es noch einmal: Der unterschiedliche Schuljahresbeginn ist kein Problem erster Ordnung. Dessen Nachteile lassen sich individuell lösen, ohne ganze Kantonsgebiete vergewaltigen zu müssen.

Der Präsident der Kommission hat erwähnt, dass ungefähr 10 Prozent der Kinder im Laufe ihrer Schulzeit die Schule wechseln. Diese Aussage ist unvollständig, da von den 10 Prozent nur 1 Prozent das Kantonsgebiet wechselt und nur etwa 0,5 Prozent die Nachteile des Wechsels vom Frühjahrs- auf Herbstschulbeginn erdulden müssen.

Bieten wir die notwendigen Eingliederungskurse an, damit ohne Hast ein echter Anschluss möglich wird! Strengen wir uns an, Schulsysteme und Lehrpläne so aufeinander abzustimmen, dass Übergänge ohne allzu grosse Schwierigkeiten vollzogen werden können! Aber lassen wir den Kantonen wie bisher den nötigen Spielraum, ihren Schuljahresbeginn aufgrund ihrer Tradition, ihrer lokalen und regionalen Gegebenheiten festzulegen!

Meine Fraktion empfiehlt Ihnen mit 15 zu 6 Stimmen, den Minderheitsantrag zu unterstützen.

M. Cavadini: Le groupe libéral manifestera un enthousiasme extrêmement mesuré à l'endroit de la proposition qui vise à compléter l'article 27, 2^e alinéa, de la constitution. Il ira même, pour une majorité de ses membres, jusqu'à proposer au peuple le rejet pur et simple de la disposition. Quelles sont les principales réticences? D'abord, il convient de souligner que le fédéralisme auquel nous sommes particulièrement attachés s'accommode mal d'une quelconque intervention dans le domaine si éminemment cantonal de l'instruction publique. Or, si la proposition faite est légère, elle n'en constitue pas moins une innovation qui peut receler des dangers évidents. On peut imaginer ici un premier pas conduisant à une tentative plus générale de remettre le dossier de l'école à la Confédération. Ensuite, il n'est pas audacieux d'affirmer que la situation actuelle n'est pas intenable et que certains remèdes assomment le grippé plus qu'ils ne le guérissent. Les chiffres assurés manquent concernant la migration intercantonale. On peut minimiser ou exagérer l'importance du phénomène selon qu'on est favo-

rable à telle ou telle thèse et cette migration intercantonale varie dans de très larges proportions selon la pression des circonstances économiques. Enfin, la voie concordataire, c'est-à-dire les ententes intercantionales librement consenties, paraît un chemin plus lent peut-être, mais plus sûr et plus conforme à notre éthique d'autre part.

D'un autre côté, on constate que le fédéralisme ne sort pas grandi d'une péripétie qui voit deux grands cantons imposer leur poids et leur loi à plusieurs membres de l'alliance, car enfin il s'agit bien de Berne et de Zurich qui disposent de l'ensemble d'un système de formation, de l'école enfantine à l'université, des instituts spécialisés aux écoles techniques, des formations professionnelles les plus étendues aux centres de recherche sophistiqués. Les cantons plus faibles, qui souhaitent faire acte de solidarité concordataire, sont alors contraints de s'aligner sur la position de leur puissant voisin dont ils sont tributaires pour la formation de leurs élèves. Ce fédéralisme-là n'est pas entièrement convaincant.

On doit alors envisager que l'intérêt supérieur impose le recours à une mesure minimale qui permette de fixer à une époque commune pour tous les cantons le début de l'année scolaire. Le choix de la fin de l'été est judicieux par référence à l'ensemble de nos structures suisses et internationales, même si nous admettons volontiers qu'il est arbitraire et qu'on peut commencer l'année scolaire à une autre date, comme le font les électriciens pour l'année électrique ou les agriculteurs pour l'année agricole. Cela est une simple convention.

Le groupe libéral est donc partagé sur l'opportunité de la mesure envisagée. Il est par contre unanime pour s'opposer aux propositions de certains milieux qui préconisent le début de l'année scolaire au printemps pour la Suisse alémanique et en automne pour la Suisse romande et le Tessin. Cette approche est insane, elle crée artificiellement et dangereusement des régions linguistiques au-delà des cantons, elle méprise les problèmes de l'unité des cantons bilingues, tels Fribourg, le Valais ou Berne, qui sont un des cimentés essentiels de notre pays. Elle marque enfin un mépris certain pour les efforts de coordination que la majorité des cantons ont entrepris. Cette bipolarisation, dans l'approche d'une question qui est essentiellement administrative, aurait des conséquences graves sur le plan général de notre politique suisse de l'enseignement.

Je voudrais dire encore un mot sur la suite à donner à la procédure en cas d'acceptation par le peuple de la disposition constitutionnelle. Nous sommes d'avis qu'il est inutile d'envisager quelque développement législatif que ce soit. Nous acceptons, pour quelques-uns d'entre nous, que la Confédération détermine le début de l'année scolaire, mais nous répétons qu'elle ne doit en aucun cas aller au-delà de cette compétence et nous pouvons conclure en précisant que certains membres du groupe voteront la proposition de refus de M. Schnyder, sans toutefois partager son argumentation – on n'a pas toujours les alliés qu'on mérite!

Hegg: Im Namen der Nationalen Aktion und Vigilants-Fraktion habe ich den Auftrag, Ihnen bekanntzugeben, dass wir jegliche zwangsmässige Gleichschaltung des Schuljahresbeginns durch den Bund in der ganzen Schweiz, gegen den nachgewiesenen mehrheitlichen Volkswillen in mehreren Kantonen, auf den Spätsommer ablehnen. Die für ein solches Vorgehen geltend gemachten Gründe sind für uns bei weitem nicht so zwingend, als dass sie eine Rechtfertigung dafür bilden würden, derart über den Rest von Souveränität unserer Kantone zu verfügen.

Die durch den gegenwärtigen Zustand bedingten Unzulänglichkeiten – es gibt welche, ich gebe es zu – in der Koordination der Schulsysteme lassen sich auf Konkordatsbasis besser lösen, wobei es unseres Erachtens keine gesamtschweizerische Gleichschaltung des Schuljahresbeginns braucht. Es genügt vollauf, wenn die Koordination in den Sprachgebieten einheitlich ist. Hier drängt sich die Lösung auf, dass die deutsche Schweiz auf das Frühjahr, die lateinische Schweiz auf den Spätsommer koordiniert wird.

Eine solche Lösung hätte erst noch einen zusätzlichen Vor-

teil: Es ist nämlich eine Illusion zu glauben, der Wechsel eines Schülers von einem Sprachgebiet ins andere lasse sich ohne Zeitverlust in der Ausbildung vollziehen. Bei einer Vollkoordination in der ganzen Schweiz wird also ein Schüler, der von einem Sprachgebiet ins andere wechselt, mindestens ein Jahr verlieren; bei Koordination deutsche Schweiz im Frühjahr, lateinische Schweiz im Spätsommer kann der Übertritt vermutlich unter Verlust nur eines halben Jahres, also schneller geschafft werden. Alles andere ist Zwängerei. Dass durch diese Zwängerei bereits grosse Wirbel verursacht worden sind, so dass der Schuljahresbeginn in der letzten Zeit sogar dekoordiniert worden ist, indem einige Innerschweizer Kantone ohne Rücksicht auf andere vorgeprellt sind und ihren Frühjahresschulbeginn auf den Herbst umgeschaltet haben, ist bedauerlich. Es ist jedenfalls nicht richtig, ein solches Vorprellen ohne Absprache noch dadurch zu belohnen, dass die Mehrheit, die nicht vorgeprellt ist, durch eine zwangsmässige Umstellung bestraft wird.

Ein Wort noch zum immer wieder vorgebrachten Argument der Mobilität: Es ist unglaublich, mit welcher Naivität dieses Hohelied auf die Mobilität gesungen wird. Ist damit berufliche, geistige Mobilität gemeint, in Ordnung! Meint sie aber das geographische Herumschieben grösserer Menschenmassen, kommen wir nicht mehr mit. Die Probleme der internationalen Entwurzelung der Menschen lassen sich mit Schulkoordination sowieso nicht lösen. Vergessen wir das. Das Herumschieben ist für alle schädlich und aus Grundsätzen der Menschlichkeit überhaupt abzulehnen.

Aber auch interkantonale Mobilität ist an sich in keiner Weise wünschenswert. Arbeitsplätze sind zu den Menschen zu bringen, nicht umgekehrt, international und kantonal. Und wir sind keineswegs bereit, den professionellen Menschenverschiebern durch extreme Schulkoordination das Handwerk noch zu erleichtern. Menschliche Entwurzelung ist viel schädlicher als ein bisschen Zeitverlust bei der Schulausbildung. Wir wollen doch nicht ein Volk von Zigeunern werden, zumal diejenigen, die den anderen Mobilität predigen, sich selber gewöhnlich gar nicht so mobil verhalten. Ich komme zum Schluss: Wir befürworten eine Koordination des Schuljahresbeginns für die deutsche Schweiz im Frühjahr, für die lateinische im Spätsommer, was mittels Konkordaten durchgeführt werden kann. Die kleineren Schwierigkeiten in sprachlichen Grenzbereichen – es ist zuzugeben, dass es sie gibt, zum Beispiel im Raum Biel –, lassen sich mit etwas gutem Willen lösen.

Aus diesem Grunde lehnen wir sowohl Volksbegehren, Parlamentarische Initiativen, Standesinitiativen als auch den Gegenvorschlag des Bundesrates ab.

M. Darbellay: C'est un lieu commun, pour le porte-parole du groupe démocrate-chrétien à cette tribune, de dire que nous sommes quelque peu gênés par la solution présentée. Nous eussions préféré, et de beaucoup, la solution préparée dans les années septante par les chefs des départements de l'instruction publique, la solution concordataire. Malheureusement, elle a échoué à cause de deux grands cantons qui n'ont pas admis ce qui avait été prévu par le concordat, c'est-à-dire le commencement de la scolarité à la fin des vacances d'été. On peut dire que de ce fait, la chance des cantons a passé. Il nous faut, par conséquent, nous occuper maintenant, de la chance des familles et des enfants pour qui il est important de prévoir un début de scolarité à la même saison, dans toute la Suisse. Il va du bien des familles, et elles sont nombreuses, et des jeunes qui passent – ces derniers spécialement au moment où il s'agit d'acquérir une formation universitaire ou professionnelle – d'un canton à l'autre. Il faut donc décider du moment où l'école commence; pour treize cantons et demi-cantons au mois d'avril, à l'heure actuelle, pour les treize autres au mois d'août ou de septembre.

J'ai personnellement pratiqué en tant qu'étudiant et en tant que maître, par la suite, les deux solutions et je crois pouvoir vous affirmer, en toute honnêteté, qu'au point de vue pédagogique ni l'une ni l'autre ne présente des avantages tels

qu'elle devrait absolument être préférée. Par contre, il faut tenir compte de la politique pratiquée jusqu'à ce jour. Et là nous voyons qu'un bon nombre de cantons en Suisse romande et en Suisse allemande, qui commençaient l'école au mois d'avril, ont reporté ce début de scolarité au mois de septembre. Il serait, par conséquent, absolument incohérent de notre part d'obliger ces cantons à faire marche arrière, après avoir fait le pas voulu dans le sens demandé par le concordat. Il me semble, de ce fait, nécessaire de choisir la solution de l'arrière-été, du 15 août au 15 septembre, telle que proposée par un contre-projet tout à fait convenable. Reste à savoir si nous voulons adopter le système de l'initiative en laissant à la législation le soin de fixer la date, ou si nous voulons directement un article constitutionnel fixant lui-même la date du commencement de la scolarité.

Notre groupe opte pour cette seconde solution, pour la simple et bonne raison qu'il est important de poser au peuple et aux cantons une question claire en leur demandant s'ils sont d'accord que la scolarité commence en fin d'été. On évitera ainsi de cumuler, en quelque sorte, les opposants qui ne sauraient pas exactement ce qui leur serait présenté par la suite. Je pense que cette solution est sage, le Conseil fédéral nous propose en outre, par son contre-projet, de laisser cinq ans aux cantons pour s'adapter. Ce délai est suffisant. Nous avons vu des cantons importants, comme le canton de Vaud, d'autres, comme celui de Neuchâtel, du Jura, le Jura bernois, résoudre leur problème dans cet espace de temps. Ce qui a été possible dans ces cantons-là sera aussi possible dans d'autres. Notre groupe se prononcera en faveur du contre-projet et contre l'initiative.

Nauer: Die Bestrebungen zur Vereinheitlichung des Schulbeginns gehen bis in die Vorkriegszeit zurück. 1970 verpflichteten sich die meisten Kantone in einem Konkordat, den Schulbeginn einheitlich auf den Spätsommer festzulegen. Die Westschweiz, die Innerschweiz und Graubünden sind dieser Verpflichtung nachgekommen. Bern und Zürich legten nachträglich als Folge von negativen Volksentscheiden ihr Veto ein. Heute ist die Schweiz zweigeteilt. Die Abstimmungen vom 6. Juni 1982 in Bern und Zürich waren der letzte Versuch, den Schuljahresbeginn doch noch auf dem Konkordatsweg zu vereinheitlichen. Bern und Zürich kam mit diesen Abstimmungen eine Schlüsselstellung zu, denn sieben Kantone der Nordost- und der Nordwestschweiz wären ihnen bei einem Ja sofort gefolgt.

Der negative Ausgang der Abstimmungen in den Kantonen Zürich und Bern führte zwangsläufig zum Begehren für eine Bundeslösung, so die Standesinitiativen der Kantone Zug, Schwyz und Luzern, die Parlamentarische Initiative unseres ehemaligen Kollegen Christian Merz und die von elf Kantonssektionen der freisinnigen Partei getragene Volksinitiative. Die vor uns liegende Botschaft enthält nebst dem Antrag des Bundesrates zur Volksinitiative auch die Stellungnahme zur Parlamentarischen Initiative Christian Merz sowie zu den drei Standesinitiativen, welche bei Zustimmung zum vorgeschlagenen Bundesbeschluss als gegenstandslos bezeichnet werden sollen.

Der Antrag des Bundesrates als Folge der Volksinitiative fusst auf dem Ergebnis der Vernehmlassung über die verschiedenen Vorstösse und dem vom Departement des Innern formulierten Gegenvorschlag. Mit Ausnahme der Kantone Bern, Zürich, Jura und Solothurn treten ausdrücklich sämtliche Kantone in ihren Stellungnahmen für eine Festlegung des Spätsommerbeginns in der Bundesverfassung ein. Zürich und Bern verweisen auf ihre negativen Volksabstimmungen im Jahre 1982, begrüessen es aber, dass sich Volk und Stände auf gesamtschweizerischer Ebene zur Frage des Schulbeginns äussern können.

Die sozialdemokratische Fraktion ist mehrheitlich der Auffassung, dass nach dem jahrelangen ergebnislosen Gerangel um eine einheitliche Lösung unter den Konkordatskantonen eine blosser Kompetenzerteilung an den Bund in Verfolgung der Volksinitiative keine Lösung darstellt. Mit der Festlegung des Zeitpunktes in der Verfassung kann der

Stimmbürger auf einen konkreten Vorschlag antworten und damit definitiv entscheiden. Aus diesem Grund votiert unsere Fraktion für Eintreten auf die Botschaft und Unterstützung des Gegenentwurfes hinsichtlich der Ergänzung der Bundesverfassung. Unsere Fraktion verbindet diese Haltung mit der Erwartung, dass die in der Parlamentarischen Initiative Merz enthaltenen anderen Koordinationsanliegen nicht einfach vom Tische fallen. Der Bundesrat ist eingeladen, seine guten Dienste für eine stärkere interkantonale Angleichung in bezug auf die obligatorische Schulpflicht, das Eintrittsalter und die Ausbildungszeit zur Verfügung zu stellen.

Zwygart: Die LdU/EVP-Fraktion ist mehrheitlich für Eintreten und Überweisung des bundesrätlichen Gegenvorschlages zur Stellungnahme durch das Volk. Es ist ein Vernunft-Ja, kein Ja aus Begeisterung für die Sache. Das lange Hin und Her zwischen den Kantonen hat viele Anstösse gegeben, die Schulkoordination zu verbessern. Bedauerlich ist jedoch, dass man sich neben vielen Fortschritten in Koordinationsfragen gerade in einer so äusserlichen Frage wie dem Schulbeginn in eine Sackgasse hineinmanövriert hat. Dabei sind doch vielerorts, gerade in der sogenannten inneren Koordination, Lösungen Annäherungen oder wenigstens Wege zur Annäherung gefunden worden. Nun soll jedoch der Bund in der Frage des Schulbeginns Schiedsrichter spielen.

Durch die zur Diskussion stehende Vorlage wird klar, dass den Kantonen ein kleines Stück Autonomie weggenommen werden soll. Das ist unerfreulich. Ebenso unerfreulich ist, dass man die negativen Volksentscheide in den zwei bevölkerungsreichsten Kantonen zu Meinungsumfragen degradiert und andererseits durch die Kantone mit Spätsommerschulbeginn Druck ausgeübt wird. Diese Patt-Situation führt dazu, dass die Fäuste im Sack über die Bundespolitik vorprogrammiert sind. Trotzdem sprechen wir uns für die Festlegung des Schulbeginns in der Verfassung aus, und zwar aus folgenden Hauptgründen:

1. Am Ende der Schulzeit findet die grösste Wanderung über die Kantonsgrenzen hinweg statt, wie Herr Darbellay bereits schilderte. Durch die verfrühten Schulaustritte oder die unbefriedigende Situation, nach Schulaustritt auf Lehranfang oder den Beginn der weiterführenden Schule oder Lehrstelle warten zu müssen, schafft man viel Unwillen bei Jugendlichen, die ohnehin in einer schwierigen Lebensphase stecken.

2. Als Berner weiss ich, dass man zwar an der Sprachgrenze zu Lösungen kommen kann, welche gewisse unerträgliche Härten mildern. Aber die Schwierigkeiten an der französisch-deutschen Sprachgrenze noch weiter zu verstärken, finden wir ungeschickt.

Es lohnt sich, die Hand zu bieten zu einer Einigung. So kommen wir aus freundeidgenössischen Überlegungen zum Schluss, beim Zwang zum gleichen Schulbeginn nachzugeben, um in den übrigen Fragen der Koordination die kantonale Freiheit behalten zu können, in Fragen zum Beispiel über die Lehrerausbildung oder über die Art und Weise, wie Schulversuche gemacht werden sollen. Es lohnt sich also, in diesem Punkt von der einseitigen föderalistischen Dickköpfigkeit abzurücken, denn die Leidtragenden werden nicht die unterlegenen Stimmbürgerinnen, Stimmbürger oder Stände sein, sondern die Kinder und Jugendlichen. Da – je nach Standort – jeder Termin falsch ist, muss eine Gruppe nachgeben. Ob es hier nicht besser ist, wenn die Stärkeren verzichten?

Zum Schluss noch die Feststellung, dass wir es von unserer Fraktion aus richtig finden, dass der Gegenvorschlag mit einer klaren Terminumschreibung – neben der Grundsatzfrage, ob der Bund durch seine Verfassung den Schulbeginn regeln soll –, zum Entscheid vorliegt. Trotz den Emotionen, welche mit Sicherheit auch bei dieser vorgesehenen Bundesvorschrift mitschwingen werden, darf man für einmal dankbar sein, dass unserem Stimmvolk ein relativ überschaubares Problem zum Entscheid vorgelegt werden soll.

Vetsch: Als Präsident des Initiativkomitees bin ich über die Botschaft und ebenso über die bisherige Diskussion erfreut. Ich möchte dem Bundesrat, hier vertreten durch Herrn Bundesrat Egli, für die zielstrebige Arbeit und die klare Antragstellung bestens danken. Ich weiss mich auch in Übereinstimmung mit unserem Kommissionspräsidenten. Das erleichtert mir meine Arbeit. Namens der Initianten wie auch der mehrheitlichen FDP-Fraktion darf ich deshalb bereits einleitend feststellen, dass wir dem bundesrätlichen Vorschlag zustimmen.

Einige Begründungen dazu: Das Schulkonkordat aus dem Jahre 1970 ist hier schon wiederholt angerufen worden. Ich erinnere nochmals daran, dass eine der wesentlichen Konkordatszielsetzungen die Vereinheitlichung des Schuljahresbeginns ist. Die Konkordatskantone haben sich auf den Spätsommerschulbeginn geeinigt. Wir wissen aber, dass diese Zielsetzung bis heute nicht realisiert werden konnte. Im Gegenteil, die Situation ist in der deutschen Schweiz sogar verschlechtert worden, indem Innerschweizer Kantone – dem Konkordat folgend und gehorchend – auf den Spätsommer umgestellt haben in der Erwartung, dass alle anderen Kantone das auch tun werden. Die Unterschiede sind dann durch das Verbleiben der anderen Kantone beim Frühlingsschulbeginn härter geworden. Diesen Kantonen hier am Pult einen Vorwurf zu machen, dass sie dem Konkordat nachgelebt haben, ist wohl mehr als überflüssig. Es ist deshalb verständlich, dass aus dieser Situation heraus Standesinitiativen erhoben worden sind. Ich möchte vor allem nochmals an den Volksentscheid im Kanton Zug erinnern: 97 Prozent der Zuger haben der Standesinitiative zugestimmt; eine fast einstimmige Annahme! Das zeigt, wie tief das Anliegen sitzt.

Die Unterschiede beinhalten nicht nur kleine, sondern schwerwiegende Nachteile bei einem Wohnortwechsel. Die wachsende Mobilität ist eine Tatsache, ohne dass wir, Herr Hegg, dem Zigeunertum Vorschub leisten möchten. Es ist eine grosse Zahl an Betroffenen. Insbesondere sind aber harte Erschwernisse beim Antritt der Lehre in einem Nachbarkanton, beim Übertritt aus der Volksschule in die Berufsschule in Kauf zu nehmen. Herr Zwygart hat uns als Berner und Lehrer auf die ganz besonderen und unerträglichen Unterschiede an den Sprachgrenzen hingewiesen, zum Beispiel in der Stadt Biel; die gleichen Schwierigkeiten kennt aber auch Freiburg. Diese Situation zeigt auf, dass das Regionalisieren des Schuljahresbeginns keine Lösung ist, wie das auch von einem welschen Kollegen dargetan worden ist. Die Standesinitiativen sind eigentliche Hilferufe an den Bund. Die Volksinitiative, die ihnen folgte, war naheliegend, ja sie war geradezu zwangsläufig. Für die Initianten – das sei klar festgehalten – steht als primäres Anliegen die Realisierung des Konkordates als Ganzes absolut im Vordergrund, und zwar wünschen wir uns die Realisierung der übrigen Konkordatszielsetzungen durch die Kantone. Leider sind die Volksentscheide in den Kantonen Zürich und Bern – in Kenntnis der Volksinitiative – negativ ausgefallen. Die Erfüllung des Konkordates durch diese Kantone ist wiederum abgelehnt worden.

Es ist für die Initianten ebenfalls klar, dass Schulkoordination nicht allein aus der Vereinheitlichung des Schuljahresbeginns besteht. Wir wollen nicht rechten, ob das eines der wichtigsten oder das wichtigste Postulat sei. Wenn aber der Bund aktiv werden soll, dann soll er das nach unserer Auffassung zurückhaltend – und dennoch wirksam – tun. Zurückhaltend unter Respektierung der kantonalen Schulhoheit – der Bund greift nur einmal administrativ ein. Er erhält keine dauernde Gestaltungsbefugnis, durch die er den Kantonen laufend und immer wieder im Erziehungsreich dreinreden kann. Dennoch, scheint uns, handelt es sich um eine wirksame Massnahme, weil ein bedeutendes Anliegen erfüllt werden kann und zudem ein Anstoss für weitere Schritte via Konkordat gegeben wird, und zwar für die Vereinheitlichung des Schuleintrittsalters, für die Regelung der Dauer der obligatorischen Schulzeit, Übertritt in die Oberstufen; Anliegen, die uns Kollege Merz mit seiner Parlamentarischen Initiative ebenfalls unterbreitet hat.

Übrigens sei hier festgehalten: Die Bemühungen auf der Basis des Konkordates in Richtung Schulkoordination waren bis heute nicht einfach erfolglos und leeres Stroh-dreschen. Die Kantone unter der Führung der Erziehungsdirektoren haben in Sachen Schulkoordination einige Fortschritte vorzuweisen, namentlich in Sachen innerer Schulkoordination in bezug auf Lehrpläne, Lehrmittel usw.

Zu den föderalistischen Bedenken, die geäußert werden: Mir erscheinen diese föderalistischen Bedenken als unbegründet. Ich habe mir als überzeugter Föderalist das persönlich ganz gut überlegt, und ich habe nicht ohne Bedenken das Präsidium des Initiativkomitees angetreten. Weil aber die Bundeskompetenz begrenzt ist auf eine einmalige administrative Vorschrift, ohne dauernde Aktivitäten des Bundes zu provozieren, ist der Zentralstaat in die Schranken gewiesen; der kantonale Föderalismus, die Schulhoheit der Kantone wird kaum geschmälert. Herr Zwygart hat zu Recht gesagt, es handle sich um eine äussere Frage, mit der wir uns befassen müssten, und gerade deshalb, weil es eine äussere Koordinationsmassnahme ist, ist es zulässig, dass wir sie durch den Bund regeln.

Weitergehende Kompetenzen an den Bund müssten die Initianten, müsste auch ich persönlich entschieden ablehnen. Wir hätten die kantonalen Ja zu dieser Frage in den Kantonen Bern und Zürich eindeutig vorgezogen; die übrigen Kantone wären dann zweifelsohne auch gefolgt.

Die Volksinitiative kann nicht als Zwängerei hingestellt werden. Die Initiative ist rechtens zustande gekommen, und sie ist zustande gekommen, bevor die Abstimmungen in den Kantonen Zürich und Bern durchgeführt worden sind, was heisst, dass die Kantone Zürich und Bern im Wissen darum, dass eine eidgenössische Volksabstimmung folgen wird, nein gesagt haben. Dieses Verfahren muss man akzeptieren. Ich lasse offen, ob nach diesen Volksentscheiden diese Volksinitiative noch gestartet worden wäre. Aber wir haben diesbezüglich eine klare Situation gehabt. Ich bitte die Kolleginnen und Kollegen, die Kritik hören von seiten ihrer Mitbürgerinnen und Mitbürger – es sei Zwängerei, die in Bern machen sowieso, was sie wollen –, das klarzustellen, das ist für jedermann auch verständlich. Es handelt sich um eine Frage von nationalem Interesse, um eine Frage, die über die Kantonsgrenze hinaus die Bevölkerung tief berührt und über die Kantonsgrenzen hinaus gelöst werden muss.

Die Vernehmlassung, die durch den Bundesrat durchgeführt worden ist, hat ein erfreulich eindeutiges Ergebnis für eine Bundeskompetenz gebracht, d. h. dafür, dass sich das Schweizervolk zu dieser seit vielen Jahren diskutierten Frage äussern kann. Zweitens ist in der Vernehmlassung klar zum Ausdruck gekommen, dass man den Termin «Spätsommer» schon in der Verfassung festlegen soll. Damit können sich die Initianten einverstanden erklären.

Wir wollten mit unserem Text die Diskussion um die Jahreszeit nicht hindern, sondern offen lassen fürs Parlament, für die Vernehmlassung, offen lassen auch für die Volksdiskussion während des Zustandekommens der Volksinitiative. Die Jahreszeit ist für die Initianten kein Diskussionsthema; ob Frühling oder Herbst, ist uns egal. Ein wichtiges Ziel streben wir an: die Vereinheitlichung. Wir sind da mit dem Bundesrat und mit der überwiegenden Mehrheit der Fachleute einig: «Aus pädagogischen Gründen gibt es keine speziellen Präferenzen» – so schreibt der Bundesrat in seiner Botschaft – «für den Schulbeginn in der einen oder anderen Jahreszeit.» Ich bitte alle, in den kommenden Diskussionen diese Frage nicht zu überwerten.

Nachdem die Vernehmlassung sich klar für den Spätsommer (wie übrigens auch das Konkordat) ausgesprochen hat, verzichten wir gerne auf das zweistufige, mühsamere Gesetzgebungsverfahren. Es scheint uns vorteilhaft und richtig, wenn das Volk sich nicht nur über eine Bundeskompetenz, sondern gleichzeitig und abschliessend auch über den Termin aussprechen kann. Die Initianten werden ihren Vorschlag zugunsten des Vorschlages des Bundesrates zurückziehen, wenn beide Räte diesem zugestimmt haben. Das würde nun heissen, dass das Schuljahr einheitlich im ganzen Land zwischen Mitte August und Mitte September

zu beginnen hätte. Damit entsprechen wir dem Volksbegehren, allen drei Standesinitiativen und erst noch in einem wesentlichen Punkt der Parlamentarischen Initiative Merz. Namens der FDP-Fraktion empfehle ich Ihnen, den Vorschlag des Bundesrates anzunehmen und bei Ablehnung des bundesrätlichen Vorschlages dem Initiativtext zuzustimmen.

Frau Gurtner: Mit der Frage nach einem einheitlichen Schulbeginn steht heute ein erster kleiner Schritt zu einer dringend nötigen nationalen Schulkoordination zur Diskussion. Viele und viel gewichtigere Probleme wie Fragen der Lehrplankoordination oder der gleichwertigen Lehrmittel, Fragen der Selektion und der anschliessenden Berufsbildung sind ungelöst und warten auf eine Lösung. Die Initiative bringt uns in der Frage des einheitlichen Schulbeginns kaum weiter, ist doch die Frage, ob ein einheitlicher Schulbeginn wünschenswert wäre oder nicht, nicht umstritten – hier sind wir uns, glaube ich, praktisch einig –, sondern ob der Zeitpunkt des Schulbeginns einheitlich im Frühling oder im Herbst sein soll.

Der Gegenvorschlag des Bundesrates für den einheitlichen Herbstschulbeginn bringt eine konkrete und gangbare Lösung des Problems, und er bringt uns tatsächlich einen Schritt weiter. Staatspolitische und juristische Bedenken, ob es opportun sei, den Schulbeginn in der Verfassung zu regeln oder in der Nachfolgesetzgebung, halte ich für politisch nicht relevant. Ich verstehe sie als ein wahltaktisches Sich-Drücken vor der politischen Verantwortung und lehne sie deshalb ab. Ein einheitlicher Schulbeginn in der Schweiz bringt Vorteile. Gerade in zweisprachigen Kantonen wie zum Beispiel dem Kanton Bern kommt dies krass zum Ausdruck. Ich möchte hier auch – wie Herr Zwygart – auf die Situation in der Stadt Biel hinweisen, wo in ein und derselben Gemeinde die französischsprachigen Schüler im Herbst und die deutschsprachigen Schüler im Frühling die Schule anfangen. Mag dies auf Anhieb sogar originell erscheinen, so hört doch der Spass dann auf, wenn Neunklässler aus Konkurrenzgründen bei der Lehrstellensuche die Schule ein halbes Jahr vor der Vollendung der obligatorischen Schulpflicht verlassen müssen, weil für die welschen Schüler, die erst im Herbst das Schuljahr beenden, das Angebot der übriggebliebenen Lehrstellen viel kleiner ist als für ihre deutschsprachigen Kolleginnen und Kollegen im Frühling. Dies führt zu Diskriminierungen und Ungerechtigkeiten.

Gerade heute fordert die Wirtschaft immer mehr Mobilität. Wir stehen diesen Forderungen sehr skeptisch gegenüber. Aber wir müssen sie als Realität sehen. Wenn schon Arbeitsplatzmobilität verlangt wird, kann es sehr problematisch wirken, diese Arbeitsplatzmobilität noch mit einer möglichst unkoordinierten Schule zu erschweren. Der Wechsel in Kantone mit anderem Schuljahresbeginn bringt für Schüler viele zusätzliche Nachteile mit sich, die ihre Integration in der neuen Umgebung erschweren. Was aber allzu oft vergessen wird: Bei der Schulpolitik sollten die Anliegen der Kinder und Jugendlichen und nicht die der Politiker im Zentrum stehen. Vor allem den Kindern zuliebe müssen wir endlich in dieser leidigen Frage vorwärts kommen. Deshalb bin ich als Bernerin – entgegen dem ablehnenden Entscheid der Berner Regierung – für den Herbstschulbeginn.

Dass für einen einheitlichen Schulbeginn nur der Herbst und nicht auch der Frühling in Frage kommt, hat Gründe. Bereits im Jahre 1967 einigte sich die Konferenz der kantonalen Erziehungsdirektoren auf den Herbstschulbeginn. Als dann das Schulkoordinationskonkordat diese Empfehlung übernahm, wechselten drei Kantone (Neuenburg, Waadt und Zug) auf den Herbstschulbeginn. Sechs weitere Kantone zeigten sich im Prinzip einverstanden, den gleichen Schritt zu tun. Sie zeigten damit in dieser Frage Flexibilität und Kooperationsbereitschaft. Dass diese Eigenschaften in der Schweiz nicht überall eine Selbstverständlichkeit sind, davon kann ich als Berner Politikerin gerade in Schulfragen ein Lied singen. Es ist mir deshalb ein Anliegen, dass diese Kantone nicht mit einem Frühjahrschulbeginn vor den

Kopf gestossen werden. Da die Mehrheit der Kantone das Schuljahr mit dem Herbstquartal beginnen und für das Kind weder Frühjahr noch Herbst besondere Vor- oder Nachteile bringen, treten wir selbstverständlich für das Anpassen der Minderheitskantone ein und befürworten den Herbstschuljahresbeginn.

Die POCH/PdA/PSA-Fraktion unterstützt den einheitlichen Schuljahresbeginn im Herbst, wohl bewusst, dass ungefähr alle anderen Schulkoordinationsfragen dringender zu lösen wären. Eine Einigung in dieser Frage könnte indessen wichtigeren Koordinationsbemühungen den Weg ebnen oder ihn zumindest nicht auf unbestimmte Zeit verbauen.

Hier wird die Beratung dieses Geschäftes unterbrochen

Le débat sur cet objet est interrompu

Schluss der Sitzung um 12.45 Uhr

La séance est levée à 12 h 45

Schuljahresbeginn. Volksinitiative

Début de l'année scolaire. Initiative populaire

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1984
Année	
Anno	
Band	I
Volume	
Volume	
Session	Frühjahrssession
Session	Session de printemps
Sessione	Sessione primaverile
Rat	Nationalrat
Conseil	Conseil national
Consiglio	Consiglio nazionale
Sitzung	11
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	83.061
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	20.03.1984 - 08:00
Date	
Data	
Seite	284-284
Page	
Pagina	
Ref. No	20 012 256

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.
Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.
Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.